

L'avènement des Fatimides

Iwan Hrbek

L'établissement de la dynastie fatimide : le rôle des Kutāma

A la fin du III^e/IX^e siècle, une grande partie de l'Occident musulman (Maghreb et Espagne) échappait déjà au contrôle effectif du califat abbaside de Bagdad ; les Umayyades étaient solidement installés en Andalousie, la dynastie idriside régnait sur quelques villes et groupes berbères de l'extrême ouest musulman (al-Maghrib al-Aksā) et sur les territoires limitrophes entre les terres habitées et le désert, plusieurs États kharidjites indépendants s'étendaient du Djabal Nafūsa à Sidjilmāsa. Seuls les Aghlabides de l'Ifrīkiya reconnaissaient la suzeraineté de Bagdad, mais, après un siècle d'indépendance de fait, leurs liens avec les Abbasides étaient de pure forme¹.

Sur le plan religieux — et l'on ne doit pas oublier que dans l'Islam les domaines politique et religieux sont étroitement imbriqués — le Maghreb était divisé entre l'orthodoxie sunnite, avec Kayrawān qui était l'une des citadelles du droit malikite et l'hétérodoxie de diverses sectes kharidjites (ibadites, sufrites, nukkarites, etc.). Bien que les Idrisides aient appartenu à la famille de 'Alī et que leur établissement ait été précédé de la propagande chiite, il semble que les dogmes de la doctrine chiite tels qu'ils avaient été élaborés en Orient étaient peu propagés, et encore moins suivis, dans leur royaume.

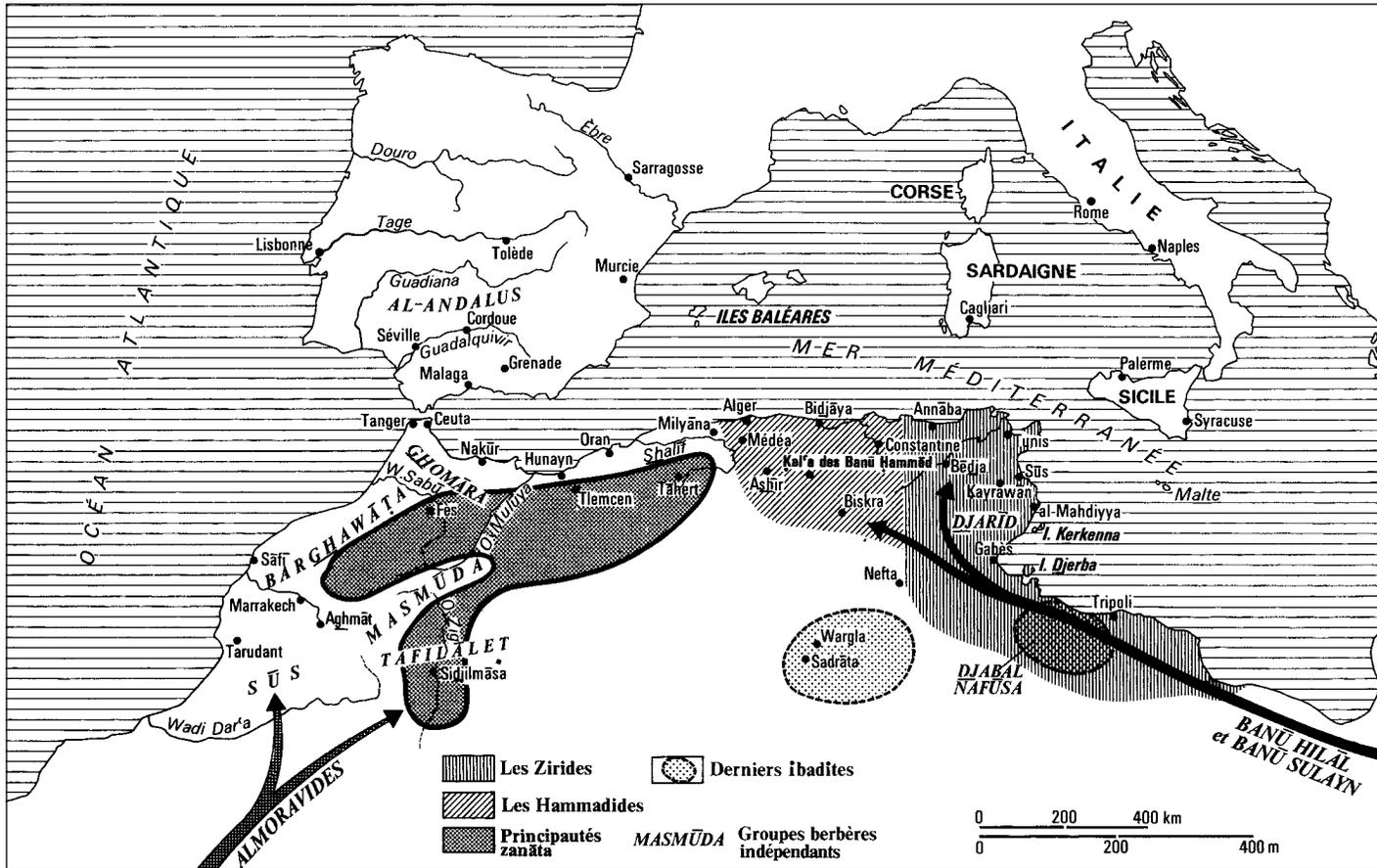
Tout change avec l'arrivée en Afrique du Nord, à la fin du III^e/IX^e siècle, des ismaïliens, secte chiite vigoureuse et extrêmement active. L'un

1. Voir le chapitre 10 ci-dessus.

des dogmes fondamentaux de la foi chiite est que la direction (imamat) de la communauté musulmane appartient de droit aux descendants de Muḥammad par sa fille Fāṭima et son mari ʿAlī, le quatrième calife. A la différence du calife sunnite, l'imam chiite avait hérité de Muḥammad non seulement sa souveraineté temporelle, mais aussi la prérogative d'interpréter la loi islamique (*shariʿa*), les imams étant infailliblement au-dessus de tout reproche. Au premier imam, ʿAlī, succéda son fils al-Ḥasan, puis son autre fils, al-Ḥusayn, dans la lignée duquel l'imamat fut conservé. Une autre partie de cette doctrine est la croyance selon laquelle le dernier des imams visibles n'est pas mort, mais est allé se réfugier en un lieu secret d'où il sortira le moment venu, en tant que « mahdī » [le bien dirigé], pour restaurer le véritable islam, conquérir le monde et « faire régner sur terre la justice et l'équité à la place de l'oppression et de la tyrannie du monde actuel ». Sur le point de savoir qui est le dernier imam visible et le premier caché (donc le mahdi), les chiites se scindent toutefois en de nombreux groupes. Pour la plupart d'entre eux, l'imam caché est le douzième, Muḥammad, qui disparut en 264/878, sans descendance. Ses fidèles sont connus sous le nom de duodécimains (*Ithnā ʿashariyya*) et forment aujourd'hui la majorité des chiites.

Un autre groupe, tout en étant d'accord avec les duodécimains sur la succession jusqu'au sixième imam, Djaʿfar al-Ṣādiq, s'en écarte à partir de là, professant l'imamat du fils aîné de Djaʿfar, Ismāʿīl (mort en 144/761), de préférence à son frère Mūsā qui fut reconnu par la majorité de la secte. Ismāʿīl (et plus tard son fils Muḥammad) devint ainsi pour eux le septième imam, l'imam caché; les adhérents à cette secte prirent donc le nom d'ismaïliens, (*Ismāʿīliyya*), qu'on appelle aussi les septimains (*Sabʿiyya*).

L'histoire de cette secte et la manière dont prirent forme ses doctrines spécifiques, par lesquelles elle diffère des autres chiites, sont assez mal connues. Comme c'est souvent le cas avec les sectes dissidentes, le mouvement ismaïlien se ramifia en plusieurs branches, l'un des principaux points de divergence concernant la nature des imams. D'un côté, il y avait ceux qui, fidèles à la doctrine originale, restaient fidèles à Muḥammad ibn Ismāʿīl, l'imam caché, croyant que ʿAlī et Muḥammad ibn Ismāʿīl étaient des prophètes et que l'imam caché, réapparaissant sous la forme du mahdī, apporterait une nouvelle loi islamique. Une autre branche, d'où sont issus les Fatimides, acceptait la doctrine selon laquelle il y avait des imams visibles à la tête de la communauté musulmane. Selon la version fatimide officielle, la lignée des califes fatimides a été précédée d'une série d'« imams cachés » descendus de Muhammad ibn Ismāʿīl. Mais au début de leur domination en Afrique du Nord, leur doctrine présentait un aspect particulier: le second souverain de la dynastie, al-Ḳāʾim bi-Amr Allāh, avait un statut spécial et était considéré comme le mahdī qui introduirait l'ère messianique. Ce ne fut que lorsque sa mort eut dissipé les espoirs mis en lui que la figure de l'imam en tant que chef temporel et spirituel prit une position dominante dans la pensée ismaïlienne, et que celle du mahdī fut reléguée à l'arrière-plan.



12.1 Le Maghreb dans la première moitié du v^e / x^e siècle.
[Source: I. Hrbek.]

Les ismaïliens organisèrent l'une des propagandes politiques et religieuses les plus subtiles et les plus efficaces. Leurs dirigeants firent sortir des missionnaires (*dā'ī*, au pluriel *du'āt*) de leur retraite, dont l'une des plus importantes se trouvait à Salamiyya en Syrie, pour les envoyer prêcher leur doctrine et notamment le proche retour de l'imam caché, le mahdi attendu. Ces missionnaires firent de nombreux adeptes en diverses provinces du monde islamique, dans le sud de l'Iraq, à Bahreïn, en Perse et aussi au Yémen. L'ismaïlisme, avec ses promesses imprécises d'une nouvelle ère de réforme et de justice sociale qui accompagnerait l'apparition du mahdi, séduisit plusieurs couches sociales mécontentes de l'ordre établi. Dans chaque région, les missionnaires exploitèrent habilement certains griefs de la population; en plusieurs endroits, ils réussirent à fonder de petits États, mais ce fut en Afrique du Nord, et tout d'abord chez les Berbères kutāma, que leur prosélytisme remporta ses plus grands succès. Seuls de toutes les branches chiïtes Ismaïliennes, les Fatimides surent fonder et conserver un empire qui allait durer plus de deux siècles et qui fut bien près d'atteindre l'objectif universel de la doctrine².

La branche kutāma des Berbères habitait la région de la Petite Kabylie, entre Djidjelli, Sétif et Constantine, à la bordure extrême-orientale de l'ancienne Mauritanie romaine. Bien que les Aghlabides se fussent considérés officiellement comme les maîtres de cette région, ils n'essayèrent que rarement de faire prévaloir leurs droits, de sorte que les Kutāma étaient pratiquement indépendants. Ibn Khaldūn signale qu'« ils ne furent jamais soumis aux Aghlabides »³. Malgré la discrétion du pouvoir aghlabide, les Kutāma éprouvaient une profonde aversion pour les conquérants et chefs arabes de l'Ifrikiya, aversion qu'ils manifestèrent en accordant souvent refuge à de nombreux déserteurs de l'armée (*djund*) aghlabide.

La trêve entre les Aghlabides et les Rustumides de Tāhert, à la fin du III^e/IX^e siècle, permit aux premiers de s'efforcer à nouveau de soumettre les Kutama. Leurs armées commencèrent par occuper quelques places fortes aux abords de la zone kutāma indépendante. L'espoir d'une aide rustumide s'étant évanoui, l'influence du kharidjisme auprès des Kutāma, qui n'avait jamais été très grande, se mit à décliner, ouvrant ainsi la voie à la propagande Ismaïlienne. La foi chiïte n'était pas entièrement inconnue au Maghreb, étant donné qu'au III^e/IX^e siècle, deux missionnaires, Abū Sufyān et al-Hulwānī, avaient mené dans ces régions une campagne de propagande brève, mais couronnée de succès⁴.

Plus durables et finalement d'une importance décisive furent les activités d'un autre propagandiste (*dā'ī*) natif du Yémen, Abū 'Abd Allāh al-Shī'ī, qui fut envoyé chez les Kutāma vers la fin du siècle. Ayant lié connaissance avec quelques cheikhs kutāma au cours de leur pèlerinage à La Mecque, il les accompagna jusque dans leur pays en 280/893.

2. Les ouvrages sur les ismaïliens sont assez nombreux; les études les plus importantes et les plus récentes sont celles de B. Lewis, 1940; W. Ivanow, 1952; A. S. Tritton, 1958; W. Madelung, 1961; S. M. Stern, 1961.

3. Ibn Khaldūn, 1925-1926, vol. 2, p. 31.

4. F. Dachraoui. 1964.

On voit mal l'attrait particulier que pouvait présenter pour les Kutāma le chiisme ismaïlien prêché par Abū 'Abd Allāh. Il est difficile de discerner un caractère nettement social dans la branche fatimide de l'ismaïlisme. Au Maghreb, ses membres exploitaient le mécontentement général de la population locale et, dans une certaine mesure, l'expansionnisme kutāma, mais même ces Berbères n'ont jamais assimilé leur doctrine. Une fois au pouvoir au Maghreb et plus tard en Égypte, les Fatimides n'ont jamais réalisé la moindre transformation sociale et n'ont jamais eu l'intention de le faire; leurs écrits doctrinaux ne font même nulle mention de semblables préoccupations. Ce fut dans l'autre branche de l'ismaïlisme, celle des karmates de Bahreïn et d'Arabie orientale, que s'incaruaient les idées sociales primitives du mouvement, prônant des idéaux de justice sociale et d'égalité. Rien ne distinguait, sur le plan social, le régime fatimide des autres régimes islamiques⁵.

Quelles qu'en aient été les raisons, la majorité des Kutāma ne tarda pas à être gagnée par la propagande d'Abū 'Abd Allāh en faveur des descendants de 'Alī et de Fāṭima, représentée alors par l'imam 'Ubayd Allāh. En quelques années, les divers clans kutāma furent unifiés en une armée puissante cimentée par l'*ʿaṣabiyya* [la solidarité ethnique] et le même loyalisme envers l'imam fatimide, le mahdī attendu, qui devait délivrer le monde des oppresseurs, que ceux-ci fussent les Aghlabides ou leurs lointains maîtres abbasides de Bagdad.

La lutte décisive contre les Aghlabides commença en 290/903, lorsque les troupes kutāma descendirent de leurs montagnes dans les plaines de l'Ifrīkiya. Les armées aghlabides furent aisément vaincues et après quelques années, la majeure partie de l'Ifrīkiya était aux mains d'Abū 'Abd Allāh; la politique fiscale que celui-ci mena accrut le ralliement de la population à sa cause lorsqu'il proclama illégaux tous les impôts non canoniques et rendit aux habitants des villes conquises le butin pris par les Kutāma. Ziyādat Allāh III, le dernier émīr aghlabide, alourdit par contre la charge fiscale de ses sujets pour financer son armée, mesure qui fut très impopulaire parmi les masses. Après une longue campagne, Abū 'Abd Allāh s'empara de Ḳayrawān, capitale de l'Ifrīkiya. Voyant que sa défaite était consommée, Ziyādat Allāh quitta sa résidence de Raḳḳāda et s'enfuit en Égypte. Ainsi prit fin la période aghlabide de l'histoire de l'Afrique du Nord.

Après les premiers succès de ses partisans en Ifrīkiya, l'imam 'Ubayd Allāh, qui avait vécu jusque-là à Salamiyya en Syrie, décida de s'installer au Maghreb. Au lieu de rejoindre Abu 'Abd Allāh en Ifrīkiya, il se rendit à Sidjilmāsa, la capitale de l'Empire kharidjite midraride dans le sud du Maroc. C'est un épisode curieux, resté jusqu'à présent sans explication satisfaisante. Pour quelles raisons l'imam s'est-il fixé dans cette région extrême-occidentale, parmi les pires ennemis des chiites, alors qu'une vaste zone se trouvait déjà sous le contrôle de ses partisans? Voulait-il créer un second centre à Sidjilmāsa et mettre la main sur le flot d'or soudanais

5. C. Cahen, 1961, p. 13-15.

qui y arrivait⁶? Quelles qu'aient été ses intentions, il fut mis en résidence surveillée peu de temps après son arrivée, puis jeté en prison par al-Yasā' ibn Midrār.

En 296/909, Abū 'Abd Allāh conduisit l'armée kutāma à Sidjilmāsa pour libérer son maître; au cours de cette expédition et avec le concours des populations locales, il vainquit les Rustumides à Tāhert. Sidjilmāsa capitula sans combat, et 'Ubayd Allāh fut libéré⁷. L'année suivante, celui-ci fit une entrée triomphale à Raḡḡāda où il fut proclamé « prince des croyants » (titre de calife) et mahdi; selon la doctrine ismaïlienne, cela signifiait la fin de la tyrannie et le début d'un nouvel âge d'or.

L'origine de 'Ubayd Allāh, et par conséquent des Fatimides, est encore obscure. Sur la question de la légitimité de leurs titres, les historiens musulmans sont partagés en deux camps. Les adversaires des Fatimides nient qu'ils descendent de 'Alī et de Fāṭima et les tiennent pour des imposteurs; il est à remarquer que l'authenticité de leur descendance ne fut jamais contestée avant l'année 402/1011, date à laquelle le calife abbaside de Bagdad publia un manifeste, signé de plusieurs notables sunnites et chiïtes, dont plusieurs *shurafā'*, dénonçant l'imposture des prétentions fatimides⁸. Plus tard, on trouva même chez quelques historiens sunnites notables, comme Ibn al-Athīr, Ibn Khaldūn et al-Maḡrīzī, des défenseurs de leur légitimité. Il s'agit-là d'une question assez complexe, à laquelle la recherche moderne n'a pu apporter de réponse satisfaisante⁹. Mais le fait le plus important est que leurs disciples immédiats en Afrique du Nord n'ont jamais contesté qu'ils descendaient de 'Alī.

'Ubayd Allāh al-Mahdī, qui régna de 297/909 à 322/934, établit d'abord sa résidence à Raḡḡāda, mais commença peu de temps après à construire une nouvelle capitale sur la côte est, al-Mahdiyya, où il s'installa en 308/920. Par la suite, après la révolte d'Abū Yazīd, le calife al-Manṣūr (334/946-341/953) fonda une nouvelle capitale à l'est de Ḳayrawān, Ṣabra-Manṣūriyya, qui fut achevée en 337/949. Ses successeurs y résidèrent jusqu'en 362/973, date à laquelle le dernier des Fatimides d'Afrique du Nord, al-Mu'izz, partit définitivement pour l'Égypte.

La fondation d'un État chiïte en Afrique du Nord scella la scission du monde musulman en trois empires hostiles; le califat abbaside à Bagdad, le califat fatimide en Afrique du Nord et l'émirat umayyade en Espagne; peu de temps après, en 318/929, l'émir umayyade de Cordoue, 'Abd al-Raḡmān III, devant le spectacle de deux califes, un hérétique en Tunisie et un orthodoxe dans la ville lointaine de Bagdad, proclama son propre califat. Il y eut donc, pendant un certain temps, trois califes en Islam. L'effondrement du

6. J. Devisse, 1970.

7. Certains historiens sunnites affirment que 'Ubayd Allāh fut tué en prison et qu'Abū 'Abd Allāh n'y trouva que son serviteur, qu'il avait présenté à ses fidèles comme un vrai mahdi. Voir Ibn Khallikān, 1843-1871, vol. 3.

8. Plusieurs historiens ont conservé le texte du manifeste; voir P.H. Mamour, 1934, p.201 et suiv.

9. Outre les études citées dans la note 2 ci-dessus, voir également *ibid.*; W. Ivanow, 1942, 1952; al-Ḥamdānī, 1958 et M. Canard, 1965.

califat umayyad en 422/1032 réduisit ce nombre à deux, et l'extinction des Fatimides en 566/1171 à un seul, celui des Abbasides à Bagdad.

La lutte pour l'hégémonie en Afrique du Nord

Si le renversement de la dynastie aghlabide et l'occupation de l'Ifrīqiya proprement dite s'accomplirent en une période de temps relativement brève, les conquêtes fatimides au Maghreb se révélèrent par la suite plus lentes et plus difficiles. Cela s'explique en partie par la fragilité de la situation à l'intérieur de leur royaume et en partie par les assises étroites de leur puissance militaire.

La nouvelle doctrine du chiïsme ismaïlien ne pouvait manquer de provoquer des troubles dans une région déjà partagée par le sunnisme malikite et le kharidjisme sous ses formes ibadite et sufrite. Tous ces groupes n'acceptaient qu'à contrecœur la domination des Fatimides et manifestaient souvent leur opposition, qui était soit sévèrement réprimée, soit étouffée par la corruption. La citadelle de l'opposition sunnite était Ḳayrawān, célèbre centre de l'orthodoxie malikite, dont l'influence sur les populations urbaines et rurales restait intacte. Bien que ces groupes sunnites ne fussent jamais passés à la révolte ouverte, leur résistance passive et l'éventualité de les voir s'unir aux forces kharidjites plus extrémistes contribuaient aux difficultés de la dynastie. Les califes exprimaient ouvertement leur mépris, voire leur haine, des populations locales et l'on peut supposer que ces sentiments étaient réciproques¹⁰.

Dès le début, les Fatimides considérèrent uniquement l'Afrique du Nord comme un tremplin pour de nouvelles conquêtes vers l'est, qui leur permettraient de supplanter les Abbasides et de réaliser leurs rêves de domination universelle. Ces projets grandioses les obligèrent à entretenir des forces armées (armée de terre et marine) puissantes et coûteuses. Bien que le *dār* Abū 'Abd Allāh se fût rendu au début très populaire en abolissant de nombreux impôts illégaux, cette politique fut vite modifiée, et l'État fatimide réintroduisit un certain nombre d'impôts non canoniques, directs et indirects, de péages et autres contributions. On trouve dans les chroniques un écho du mécontentement général suscité par la politique fiscale des gouvernants « pour qui tous les prétextes étaient bons pour tondre le peuple »¹¹.

La situation militaire fut au début assez précaire, car les seuls soutiens de la dynastie étaient les Kutāma et quelques autres branches ou clans de Ṣanhādja. De plus, ces contingents « tribaux » ne pouvaient être tenus en main que par la promesse de pillages et de butin; si ces promesses n'étaient pas tenues, ils ne tardaient pas à se révolter. Cette tendance se manifesta deux ans seulement après l'accession au trône de 'Ubayd Allāh, quand celui-ci fit

10. Voir les nombreux exemples de cette attitude dans M. Canard (dir. publ.), 1958.

11. Ibn 'Idhārī, 1948-1951, vol. 1, p. 186 et suiv.



12.2. *Vue panoramique de la presqu'île de Mahdiyya (dans les années 1970).*
[Source: cliché KAHIA; photo fournie par l'Office de la topographie et de la cartographie, Tunis.]

assassiner Abū 'Abd Allāh et son frère pour des raisons qu'on connaît mal¹². Les Kutāma ripostèrent en entrant en dissidence et en proclamant un nouveau mahdi, qui était un enfant; la révolte fut rapidement et féroce réprimée. On estime en général que les Kutāma ont constitué le pilier du pouvoir fatimide et il est indéniable qu'ils ont aidé la dynastie à conquérir le Maghreb et l'Égypte, et qu'ils y ont joué un rôle qu'il ne faut pas sous-estimer; il existe de nombreux exemples de désordres qu'ils ont provoqués, de leurs rébellions et de leur félonie. Placé devant une telle situation, il était naturel que le fondateur de la dynastie cherchât ailleurs des recrues plus sûres pour son armée. Il les trouva parmi plusieurs populations slaves de la péninsule balkanique: les *Ṣaḳālība* (au singulier *Ṣaḳlabī*) comme les appelaient les Arabes, servaient déjà de gardes sous les derniers Aghlabides, mais ce fut sous 'Ubayd Allāh et ses successeurs immédiats que les troupes *ṣaḳālība* devinrent le second et plus stable pilier du système militaire et même administratif fatimide¹³. Slaves du Sud pour la plupart, Dalmatiens, Serbes, Bulgares, les *Ṣaḳālība* étaient venus en Afrique du Nord par diverses voies, soit comme esclaves importés et vendus par les Vénitiens, soit comme captifs à la suite d'incursions arabes sur les côtes de l'Adriatique. Dans l'Empire fatimide, ils ont joué un rôle analogue à celui des soldats-esclaves turcs dans les parties orientales du monde islamique et ont servi non seulement comme troupes d'élite, mais aussi comme administrateurs, gouverneurs et courtisans, étant renommés pour leurs prouesses militaires comme pour leur loyauté. Certains d'entre eux accédèrent aux plus hautes fonctions, comme Djawhar, le futur conquérant de l'Égypte et fondateur du Caire et de la mosquée et université al-Azhar. Sous al-Mu'izz, deux *Ṣaḳālība*, Ḳayṣar et Muḏaffar, furent nommés respectivement gouverneurs des provinces occidentale et orientale d'Afrique du Nord, et il y en eut bien d'autres dans l'entourage immédiat des califes.

Ce fut grâce à l'aide de ces deux contingents kutāma et *ṣaḳālība* que le petit royaume fatimide d'Ifrīkiya se transforma en un empire s'étendant de l'Atlantique à la Syrie, et qu'il devint l'une des grandes puissances méditerranéennes des IV^e/X^e et V^e/XI^e siècles. En revanche, les Africains noirs ne jouèrent pas un rôle analogue à celui qui fut plus tard le leur, pendant la phase égyptienne. Il y en avait cependant dans les forces armées, qu'on appelait des *Zawālī*, du nom du grand marché aux esclaves du Fezzān, ce qui semble indiquer leur origine tchadienne¹⁴.

Bien que les Fatimides passent pour avoir été la première dynastie à réaliser l'unité politique de toute l'Afrique du Nord (Ifrīkiya et Maghreb), une étude attentive montre à quel point leur autorité était fragile à l'ouest de l'Ifrīkiya proprement dite. Il serait fastidieux d'énumérer ou de relater toutes les campagnes lancées au Maghreb sous les règnes de 'Ubayd Allāh, d'al-Ḳā'im, d'al-Manṣūr (334/946-341/953) et d'al-Mu'izz (341/953-365/975).

12. Le conflit entre le mahdi et son *dā'ī* s'explique soit parce que ce dernier doutait que son maître fût bien le mahdi, soit parce que le maître craignait la puissance et les dons de persuasion d'Abū 'Abd Allāh.

13. Sur le rôle des *Ṣaḳālība* dans l'Empire fatimide, voir I. Hrbek, 1953.

14. Ibn Ḥammād, 1927, p. 34-35.

De nombreuses régions ou villes conquises par les armées fatimides durent l'être encore ensuite à maintes reprises, les populations locales, les chefs ou les émirs profitant de la première occasion pour secouer le joug étranger. C'est ainsi que Tāhert, conquise pour la première fois en 295/908, le fut à nouveau en 299/911, puis une troisième fois en 322/934; Fès, prise d'abord en 308/920, fut reprise en 322/934, en 423/1032 et en 347/958. Il en est de même de Sidjilmāsa, où les gouverneurs fatimides alternaient avec les émirs midrarides. Même la région des Awrās, très proche de l'Ifrīkiya, ne fut pacifiée qu'en 342/953.

Plusieurs régions d'Afrique du Nord échappèrent toujours à l'autorité des Fatimides. Après la prise de Tāhert, le dernier imam rustumide se réfugia avec son peuple à Wargla, où les ibadites, sans toutefois essayer de fonder un nouvel imamat, restèrent indépendants et s'étendirent même jusqu'au Mzāb. Le Djabal Nafūsa, ancienne forteresse des ibadites, ne fut jamais conquis et fut, pendant toute la durée du IV^e/X^e siècle, le centre d'un petit État indépendant.

Au cours du IV^e/X^e siècle, toute la bande longeant la bordure septentrionale du Sahara resta entre les mains des Zanāta, qui contrôlaient les points d'arrivée du commerce caravanier avec la région du lac Tchad et Gao. Les califes fatimides ne purent jamais imposer leur domination sur cette partie du Maghreb. C'est à Sidjilmāsa, le point d'arrivée situé le plus à l'ouest, qu'ils s'efforcèrent d'intercepter l'afflux d'or soudanais, si nécessaire à leurs grandioses projets de conquête. Il semble que le contrôle de la route occidentale de l'or, et non pas la colonisation de la totalité du Maghreb, ait été l'objectif principal de leur politique nord-africaine¹⁵.

Les tentatives fatimides d'appliquer cette politique furent constamment contrariées à la fois par les forces locales centrifuges et par les ennemis extérieurs, unis dans une même opposition à la dynastie chiïte. La rivalité traditionnelle qui opposait les Berbères zanāta et les Ṣanhādja en raison des différences entre leurs modes de vie, leurs intérêts commerciaux et leur allégeance religieuse, devint bientôt partie intégrante du duel aux dimensions plus grandioses que se livrèrent au IV^e/X^e siècle les deux grandes puissances de l'Islam de l'Ouest: les Umayyades d'Espagne et les Fatimides d'Ifrīkiya. N'ayant pas de frontières communes, ces deux empires n'en menèrent pas moins une lutte mortelle pour l'hégémonie par l'intermédiaire de leurs alliés berbères; alors qu'en général (à quelques exceptions près), les Zanāta et en particulier les plus redoutables d'entre eux, les Maghrāwa, défendaient les intérêts et les prétentions des califes de Cordoue, les groupes Ṣanhādja, notamment les Banū Zīrī, se rangeaient résolument du côté des Fatimides¹⁶. Pendant un siècle et demi, les deux alliances ennemies connurent alternativement des succès et des revers, mais tant que la base du pouvoir des Fatimides resta en Ifrīkiya (jusqu'à la huitième décennie du IV^e/X^e siècle), ce fut l'alliance Ṣanhādja-Fatimides qui l'emporta. Au cours de cette période,

15. J. Devisse, 1970, p. 144.

16. Sur la rivalité entre Ṣanhādja et Zanāta, voir H. Terrasse, 1949-1950, vol. 1; L. Golvin, 1957; H. R. Idris, 1962 et E. Lévi-Provençal, 1950-1953, vol 2.

leurs armées parvinrent au moins deux fois jusqu'au Maghreb occidental; en 322/934, une armée fatimide conduite par Maṣṣūr al-Ṣaḳlābī reconquit Fès et réinstalla les Idrisides dans leurs domaines sous protectorat fatimide. La campagne de Djawhar en 347/958-348/959 fut d'une plus grande ampleur; avec une énorme armée kutāma et ṣaḥḥādja commandée par Zīrī ibn Manād, Djawhar s'empara d'importants territoires au Maroc, jusqu'aux rivages atlantiques, à l'exception de Tanger et de Ceuta, qui restèrent aux mains des Umayyades. Mais ce grand succès ne put assurer de façon durable le contrôle des Fatimides sur ces régions lointaines: huit ans plus tard, Djawhar dut lancer à nouveau une expédition dans cette zone pour la ramener sous la souveraineté de ses maîtres. Peu après, alors que le gros des forces fatimides se regroupait pour l'attaque de l'Égypte, le Maghreb occidental entra dans l'orbite umayyade et fut perdu à jamais pour les Fatimides et leurs vassaux zirides.

Dès le début se profile à l'arrière-plan de la lutte Fatimides-Umayyades et Ṣaḥḥādja-Zanāta la perspective de s'emparer de l'or soudanais et de contrôler les points d'arrivée des routes caravanières. Les historiens ne font que commencer à mesurer les implications de ce facteur dans l'histoire de l'Afrique occidentale et de l'Afrique du Nord, en particulier pour l'interprétation de l'histoire des Fatimides¹⁷.

Nous avons déjà évoqué le mécontentement croissant que suscitait dans de larges couches de la population l'oppression fiscale et religieuse des Fatimides. Jusqu'aux dernières années du règne d'al-Ḳā'im, les manifestations extérieures de ce mécontentement ne prirent pas de formes dangereuses, et les quelques émeutes ou révoltes locales qui eurent lieu çà et là furent aisément réprimées. Mais, en 332/943-944, éclata soudain une terrible révolte, ou plus exactement une véritable révolution, qui ne fut pas loin de détruire entièrement l'État fatimide. Son chef était Abū Yazīd Makhlad ibn Kaydād, appelé communément Abū l-ḥimār, «l'homme monté sur l'âne», né à Tādmekka ou à Gao (Kāw-Kāw) au Soudan, fils d'un négociant zanāta de Bilād al-Djarīd et de son esclave noire¹⁸. Dès sa prime jeunesse, Abū Yazīd excella dans la connaissance et l'enseignement de la doctrine ibadite et devint bientôt l'une des figures dirigeantes de la branche nukkarite, l'aile extrémiste ibadite. Quand 'Ubayd Allāh établit la domination chiite, Abū Yazīd consacra tous ses dons d'orateur, son zèle missionnaire et son influence croissante à mobiliser le peuple en vue de la destruction de la dynastie impie. Quittant Djarīd où son activité avait éveillé les soupçons des autorités, il se réfugia dans le Maghreb central. Chez les Berbères des montagnes de l'Awrās comme chez les masses paysannes des plaines, il prêcha la guerre sainte contre les Fatimides, préconisant la création d'un État démocratique dirigé par un conseil de cheikhs pieux et gouverné selon la doctrine kharidjite. Il obtint quelque soutien des Umayyades d'Espagne et conclut une alliance

17. Les premiers travaux sur ce problème ont été effectués par J. Devisse, 1970; voir également C. Cahen, 1981.

18. Ibn Hammād (1927, p.33), affirme que c'est à Tādmekka alors qu'Ibn Khaldūn (1925-1926, vol. 3, p.201) rapporte qu'il est natif de Gao.

assez précaire avec la bourgeoisie malikite orthodoxe de Ḳayrawān. Dans les six mois qui suivirent le déclenchement de la révolte ouverte, son armée de fidèles fanatiques balaya les plaines de l'Ifriḳiya, s'empara de Ḳayrawān en 333/944, et défit les troupes fatimides au cours de plusieurs batailles acharnées. Ensuite, pendant dix mois, Abū Yazīd assiégea al-Mahdiyya, dernière place forte du pouvoir fatimide, défendue par le calife al-Ḳā'im avec ses troupes kutāma et *ṣakālība*. La domination chiite en Afrique du Nord était au bord de l'effondrement¹⁹.

Pour une armée qui n'est pas constituée de soldats de métier, un siège prolongé a toujours un effet débilisant et démoralisant, et les troupes d'Abū Yazīd, provenant de *ḳabīla* diverses, commencèrent bientôt à se disperser et à regagner leurs foyers. Même la mort d'al-Ḳā'im en 334/946 n'améliora pas la situation des forces rebelles, qui allait en se détériorant.

Le nouveau calife, al-Manṣūr, prit des mesures énergiques pour étouffer la révolte; avec des forces fraîches, venues surtout de Sicile, il reprit Ḳayrawān et, au cours d'une campagne de six mois, il infligea une défaite décisive à l'armée kharidjite. Pendant un an, Abū Yazīd poursuivit avec ses derniers fidèles la lutte dans les monts du Hodna; en 336/947, il succomba à des blessures reçues au cours d'une des escarmouches avec les forces fatimides; son fils Faḍl continua les hostilités pendant une année encore, mais, après sa mort, les vagues de la révolte s'apaisèrent peu à peu.

La révolte d'Abū Yazīd fut la plus puissante qui ait jamais éclaté contre les Fatimides et elle faillit mettre à bas leur régime. En 358/968-969, une nouvelle révolte des ibadites wahbites, conduite par Abū Khazar à Bilād al-Djarīd, dans le Mzāb et en Tripolitaine, et dont les principaux contingents avaient été fournis par les Berbères mazāta, ne le mit pas sérieusement en danger et fut rapidement réprimée²⁰. La victoire d'al-Manṣūr sur Abū Yazīd annonça le début du déclin de l'influence kharidjite en Afrique du Nord. Après l'invasion des Banū Hilāl au V^e/XI^e siècle, ce déclin alla encore en s'accéléralant; les ibadites les plus intransigeants se retirèrent dans quelques régions éloignées, tandis que la majorité d'entre eux se convertissait peu à peu à l'islam sunnite orthodoxe.

La formation de l'Empire fatimide : Sicile, Méditerranée, Égypte

Les Fatimides héritèrent de leurs prédécesseurs, les Aghlabides, l'intérêt que ceux-ci avaient porté à la Sicile. Il avait fallu aux Aghlabides plus de soixante-dix ans (de 212/827 à 289/902) pour conquérir toute la Sicile, qui fit ensuite partie du monde musulman pendant deux siècles²¹. La

19. Sur la révolte, voir R. Le Tourneau, 1954.

20. Ibn Khaldūn, 1925-1926, vol. 2, p. 548.

21. Sur l'histoire de la Sicile à l'époque musulmane, voir l'ouvrage classique de M. Amari, 1933-1939.

domination fatimide en Sicile ne commença pas sous de bons auspices : les habitants de l'île chassèrent l'un après l'autre les deux gouverneurs nommés après 297/909 par 'Ubayd Allāh et élurent en 300/912 leur propre gouverneur, Aḥmad ibn Ḳurhub. Ce dernier se déclara pour le calife abbasside et envoya sa flotte contre l'Ifrīḳiya à deux reprises. Vaincu lors de la seconde expédition, et après avoir régné pendant quatre ans en souverain indépendant, Ibn Ḳurhub fut abandonné par ses troupes et livré au calife fatimide qui le fit mettre à mort en 304/916. C'est seulement alors que la Sicile fut de nouveau rattachée au domaine des Fatimides, mais elle fut ensuite, pendant trente ans, le théâtre d'une grande agitation qui confina à la guerre civile. La population musulmane était divisée ; il y avait constamment des frictions entre les Arabes d'Espagne et d'Afrique du Nord, d'une part, et les Berbères, de l'autre. La situation était encore compliquée par les dissensions issues de la vieille rivalité entre les Yéménites de l'Arabie du Sud, y compris les Kalbites, et les Arabes du Nord. La situation ne s'améliora et l'ordre ne fut rétabli que lorsque le calife eut envoyé al-Ḥasan ibn 'Alī al-Ḳalbī comme gouverneur, en 336/948. Sous al-Ḳalbī (mort en 354/965) et ses successeurs, qui formèrent la dynastie des Kalbites, la Sicile musulmane devint une province prospère et jouit d'une autonomie croissante.

Les musulmans réorganisèrent la Sicile tout en conservant les solides fondations sur lesquelles les Byzantins l'avaient établie. Ils allégèrent quelque peu le lourd système fiscal byzantin, divisèrent plusieurs latifundia en petites exploitations que les paysans qui en étaient les tenanciers ou les propriétaires soumièrent à une culture intensive, et perfectionnèrent l'agriculture en introduisant de nouvelles techniques et de nouvelles espèces végétales. Les auteurs arabes soulignent l'abondance des métaux et des autres minéraux, comme le sel ammoniac (chlorure d'ammonium) qui était un précieux produit d'exportation. C'est à cette époque qu'on commença à cultiver les agrumes, la canne à sucre, les palmiers et les mûriers. Quant à la culture du coton, elle dura encore longtemps, jusqu'au VIII^e/XIV^e siècle. Les cultures maraîchères firent des progrès encore plus remarquables : la Sicile exportait vers l'Europe occidentale des oignons, des épinards, des melons, etc.

Le commerce avec l'Ifrīḳiya revêtait aussi une grande importance ; les deux pays échangeaient des produits de base : l'huile de l'Ifrīḳiya contre le grain et le bois de la Sicile. Alors que les autres pays musulmans, comme on le sait, manquaient de bois, l'Ifrīḳiya, sous les Aghlabides puis sous les Fatimides, put, grâce au bois sicilien, se constituer une flotte redoutable et devenir une des principales puissances maritimes de la Méditerranée centrale. C'est aussi de Sicile que venaient principalement les marins expérimentés qui formaient l'équipage des navires des Fatimides (et plus tard des Zirides).

La possession de la Sicile donna aux Fatimides la suprématie stratégique dans la Méditerranée et Palerme devint une importante base navale. Pour financer leurs coûteux projets de conquête, les Fatimides comptaient

sur le butin rapporté par les expéditions que des corsaires ou l'État lui-même organisaient sur les côtes de l'Europe chrétienne ou de l'Espagne musulmane. Malte, la Sardaigne, la Corse, les Baléares et d'autres îles éprouvèrent dès le règne de 'Ubayd Allāh la puissance de la flotte qu'il avait héritée des Aghlabides. Cette flotte fut particulièrement active entre 309/922 et 316/929, soumettant au pillage presque chaque année les deux rives de l'Adriatique, la côte de la mer Tyrrhénienne et le sud de l'Italie (principalement Tarente et Otrante). L'expédition de 323/934-935 connut également un grand succès; la flotte s'empara de Gênes et dévasta la côte méridionale de la France et toute la côte de la Calabre; partout, les corsaires se livraient au pillage et capturaient les habitants pour les vendre comme esclaves. Il semble que la révolte d'Abū Yazīd ait eu pour effet de restreindre cette activité navale, qui ne reprit une certaine ampleur que sous le règne d'al-Mu'izz. En 344/955-956, la flotte fatimide fit une incursion sur la côte de l'Espagne umayyade; l'année suivante, Djawhar remporta une grande victoire sur la flotte byzantine et fit débarquer des troupes dans le sud de l'Italie. Mais sa flotte fut dispersée et en partie détruite par une tempête pendant le voyage de retour. Les Fatimides jouissaient dans la Méditerranée d'une telle suprématie que quelques siècles plus tard Ibn Khaldūn notera avec nostalgie que « les chrétiens ne pouvaient rien mettre à la mer, pas même une planche »²².

L'occupation de la Sicile jeta naturellement les Fatimides dans un conflit avec les Byzantins, auxquels elle avait appartenu auparavant. L'accroissement de la puissance maritime des Fatimides et l'évolution de la situation politique dans le monde méditerranéen réduisirent bientôt les Byzantins à la défensive et les amenèrent à rechercher une trêve. Déjà sous 'Ubayd Allāh, l'empereur byzantin s'était engagé par un traité à verser chaque année un tribut de 20 000 pièces d'or. Le calife, de son côté, voulait renforcer sa position à l'égard de Byzance en formant une alliance avec les Bulgares; des ambassadeurs bulgares se rendirent à la cour du calife, à al-Mahdiyya, mais pendant le voyage de retour le navire qui les ramenait avec les ambassadeurs des Fatimides fut capturé par les Byzantins, et le projet d'alliance échoua. L'empereur remit en liberté les envoyés du calife, et celui-ci, en reconnaissance de cette action magnanime, réduisit de moitié le tribut exigé de Byzance.

L'empereur tenta, mais sans grand succès, d'apporter son appui à la population byzantine d'Agrigente, en Sicile, qui s'était révoltée contre le calife al-Ḳā'im. Pendant la guerre qui opposa al-Mu'izz aux Umayyades d'Espagne, l'empereur, qui soutenait ces derniers, promit de retirer ses troupes si le calife lui accordait une trêve de longue durée. Al-Mu'izz refusa d'abord, et c'est seulement lorsque sa flotte, après un certain nombre de victoires, eut aussi connu quelques revers, qu'il accepta de recevoir les ambassadeurs de Byzance et de conclure une trêve de cinq ans (en 346/957-958)²³. Quelques années plus tard, les Byzantins refusèrent de continuer à payer le tribut et

22. Ibn Khaldūn, 1925-1926, vol. 2, p. 202.

23. Voir S. M. Stern, 1950.

rallumèrent la guerre en Sicile ; mais leur armée subit une défaite désastreuse à Rametta et leur flotte fut vaincue à la bataille des Détroits en 354/965. Les négociations qui suivirent aboutirent à un traité de paix en 356/967, al-Muʿizz voulant avoir les mains libres pour s'attaquer à l'Égypte.

L'idée impériale était inhérente à l'ismaélisme dont les Fatimides étaient les champions. De toutes les dynasties chiïtes Ismaéliennes, seule la dynastie fatimide était en mesure d'atteindre l'objectif que comportait le caractère universel de cette doctrine. La domination qu'elle exerçait sur une partie de l'Afrique du Nord n'était pour elle qu'une première étape vers la création d'un empire universel qui serait dirigé par les descendants du Prophète, conformément à la doctrine ésotérique de l'ismaélisme. Pour hâter la réalisation de ce projet, il fallait que les Fatimides, qui ne régnaient que sur une région périphérique, l'Ifrīkiya et le Maghreb, étendissent leur domination sur ce qui constituait le cœur du monde musulman, c'est-à-dire sur la région qui va de l'Égypte à l'Iran inclusivement. Cependant, les califes étaient assez réalistes pour comprendre que l'Afrique du Nord devrait former temporairement la base économique et stratégique de leur action ; et ce furent en effet les ressources humaines et matérielles de cette région qui leur permirent d'entreprendre leur marche victorieuse vers l'Orient.

Peu après avoir établi sa domination sur l'Ifrīkiya, ʿUbayd Allāh al-Mahdī jugea, de façon assez prématurée, que le temps était venu de conquérir l'Égypte. Son fils al-Ḳāʾim dirigea deux expéditions contre l'Égypte en 301-302/913-915 et en 307-309/919-921. L'armée fatimide remporta quelques succès au début de chacune de ces campagnes ; elle s'avança la première fois au-delà d'Alexandrie, jusqu'aux portes de Fustāt, et la seconde fois jusqu'au Fayyūm ; mais les deux expéditions se terminèrent par de graves défaites. Au cours de la seconde expédition, la flotte fatimide fut entièrement détruite. Le seul résultat tangible fut l'occupation permanente de Barqa (Cyrénaïque), qui constituait une base importante pour de nouvelles conquêtes. Après son accession au trône, al-Ḳāʾim entreprit en 325/937 une troisième expédition, qui échoua elle aussi. Ces échecs répétés étaient dus avant tout à l'insuffisance des ressources dont l'État fatimide disposait au début. Il fallut attendre presque un demi-siècle pour que, la situation économique, militaire et politique s'étant améliorée, les Fatimides pussent entreprendre à nouveau, et cette fois avec succès, la conquête de l'Égypte. Entre-temps, l'Ifrīkiya et ses possessions (la Sicile, une partie de l'Algérie et de la Libye) connurent une période de prospérité sans précédent. Elle tenait en partie au rôle que l'Ifrīkiya, qui était un entrepôt de première importance, jouait dans le commerce méditerranéen, et en partie au contrôle qu'elle exerçait sur l'importation de l'or du Soudan occidental. L'armée et la marine devinrent plus efficaces grâce à l'expérience acquise dans plusieurs campagnes au Maghreb et en Méditerranée centrale, campagnes au cours desquelles de nombreux généraux et amiraux firent la preuve de leurs qualités de chefs. Enfin et surtout, les Fatimides réussirent à mettre en place une administration centralisée très efficace qui assurait l'approvisionnement régulier des troupes.

Ces progrès et les succès remportés au Maghreb par les armées fatimides permirent au quatrième calife, al-Mu'izz, de lancer contre l'Égypte une attaque victorieuse. La conquête, soigneusement préparée et soutenue par une habile propagande politique, fut menée sans grande difficultés par Djawhar qui entra dans Fuṣṭāṭ le 12 *shā'abān* 358/1^{er} juillet 969. Peu après, il fit commencer la construction d'une nouvelle capitale, Le Caire (en arabe, al-*Qāhira*)²⁴ et l'année suivante fonda la mosquée al-Azhar. Quatre ans après la conquête, en 362/973, al-Mu'izz se transporta de l'Ifriqiya au Caire et fit de l'Égypte le centre d'un empire qui survécut aux Fatimides et dura cinq siècles²⁵. Ce déplacement vers l'est du centre de l'État fatimide eut des conséquences profondes et multiples sur l'histoire de l'Afrique du Nord.

Retour à l'hégémonie berbère²⁶

Au cours des durs combats menés contre le rebelle Abū Yazīd, les Talkāta, branche des Ṣanhādja, s'étaient, sous la direction de Zīrī ibn Manād, montrés fidèles à la cause des Fatimides. Après la défaite d'Abū Yazīd, le calife, pour témoigner de sa reconnaissance envers Zīrī, le nomma chef de tous les Ṣanhādja et de leur territoire²⁷. Durant le reste de la période où les Fatimides régnèrent sur le Maghreb, Zīrī et son fils Buluḳḳīn dirigèrent, seuls ou avec des généraux fatimides, plusieurs campagnes victorieuses contre les Zanāta et les Maghrāwa dans le centre et dans l'ouest du Maghreb. Plus tard, au temps d'al-Mu'izz, les Zirides reçurent le gouvernement du centre du Maghreb (Ashīr, Tiāret, Bāghāya, Msīla, Mzāb) et des villes qu'ils avaient fondées (Alger, Milyāna, Médéa).

Il était donc naturel que le calife, avant de partir définitivement pour l'Égypte en 359/970, fit de Buluḳḳīn ibn Zīrī²⁸ son lieutenant pour la partie occidentale de l'empire. Ce fait, qui au premier abord ne semble en rien révolutionnaire, ouvrit en réalité une ère nouvelle dans l'histoire de l'Afrique du Nord. Avant l'avènement des Zirides, les principales dynasties avaient toutes été d'origine orientale : les Idrisides, les Rustumides, les Aghlabides, les Fatimides. Les Zirides étaient la première famille régnante d'origine berbère ; de plus, ils ouvrirent la période de l'histoire maghrébine pendant laquelle le pouvoir politique appartenait exclusivement à des dynasties berbères : les Almoravides, les Almohades, les Zayyanides, les Marinides, les Hafside.

24. Le nom de la ville vient de ce que, le jour de sa fondation, la planète Mars (*al-Qāhir*, littéralement « le dominateur ») était à l'ascendant.

25. Sur l'Égypte fatimide, voir le chapitre 9 ci-dessus et Unesco, *Histoire générale de l'Afrique*, vol. IV, chapitre 15.

26. L'étude la plus détaillée et la plus récente sur la période post-fatimide est celle de H. R. Idris, 1962 ; voir également L. Golvin, 1957.

27. Ibn *Khaldūn*, 1925-1926, vol. 2, p. 539-540.

28. Zīrī ibn Manād fut tué en 360/971 dans une bataille contre les Maghrāwa.

Un autre changement, mais de moindre importance, fut l'ascension des *Ṣanhādja*. L'armée fatimide partie à la conquête de l'Orient se composait surtout de *Kutāma*; à partir de cette époque, les *Kutāma* se répandirent partout en Égypte, en Palestine et en Syrie, où on les voit commander aux troupes fatimides, se révolter ou devenir de simples citoyens. L'exode des guerriers *kutāma* permit aux Berbères *Ṣanhādja* d'établir et de consolider leur hégémonie sur la partie orientale du Maghreb.

Sous les trois premiers zirides — *Buluḳḳīn* (361/972-373/984), *al-Manṣūr* (373/984-386/996) et *Bādīs* (386/996-406/1016) — les relations avec les Fatimides restèrent en général assez bonnes. L'émir versait régulièrement un tribut au Caire et envoyait parfois de précieux cadeaux au calife; le calife faisait cependant contrôler l'administration de l'émir par ses représentants. Les Zirides essayaient en même temps d'acquérir plus d'indépendance réelle sans pour autant cesser d'être en droit les vassaux des Fatimides. Ceux-ci, bien sûr, s'en apercevaient, mais comme pour diverses raisons ils ne souhaitaient pas une rupture ouverte, ils employèrent parfois des moyens détournés pour rappeler leurs vassaux à l'obéissance. Quand *al-Manṣūr* destitua un puissant représentant fatimide en l'*Ifriḳiya* et qu'il déclara n'être plus qu'un simple fonctionnaire qu'on pouvait remplacer d'un trait de plume, le calife ne réagit pas ouvertement. Mais en 375/986, il envoya un *dāʿī* chez les *Kutāma* pour les soulever contre *al-Manṣūr*. Après quelques années de combats, le soulèvement fut réprimé avec une cruauté exceptionnelle et le *dāʿī* fut exécuté. Les *Kutāma* perdirent définitivement toute puissance politique ou militaire dans la région, et l'autorité des Zirides se trouva renforcée. *Bādīs* se montra plus soumis au Caire et reçut en récompense la province de *Barḳa*, mais il n'obtint aucune aide de son suzerain quand son oncle *Ḥammād* se proclama indépendant. Il semble que les Fatimides, de plus en plus absorbés par leur politique orientale, se soient désintéressés peu à peu de la partie occidentale de leur empire. Il est difficile de savoir s'il faut attribuer leur attitude au déclin économique de l'*Ifriḳiya* ou à l'impossibilité d'y intervenir militairement, ou encore à ces deux causes à la fois. Quand, au milieu du *v^e/XI^e* siècle, la rupture définitive se produisit enfin, les représailles des Fatimides ne prirent pas la forme d'une intervention directe, mais une forme détournée: ils envoyèrent des hordes d'Arabes nomades contre leurs anciens vassaux.

Les deux premiers Zirides, *Buluḳḳīn* et *al-Manṣūr*, poursuivirent avec vigueur l'offensive déclenchée à l'ouest contre les *Zanāta* et leurs protecteurs *umayyades*. *Buluḳḳīn* chassa les *Zanāta* du centre du Maghreb et reconquit tout le territoire du Maroc à l'exception de *Ceuta* que les *Umayyades* conservèrent. Aussitôt que son armée se fut retirée, les *Zanāta* entre *Tanger* et le fleuve *Mulūya* recommencèrent à nommer le calife de Cordoue dans leurs *khutba*. Au début de son règne, *al-Manṣūr* essaya en vain de rétablir sa domination sur *Fès* et sur *Sidjilmāsa* (385/995); absorbé par la révolte des *Kutāma* et comprenant qu'il lui serait impossible, à cause de leur esprit d'indépendance, de soumettre toutes les populations du Maghreb occidental, il renonça à l'offensive et s'appliqua à affermir son autorité dans la province centrale, l'*Ifriḳiya*.

Le règne de Bādīs vit d'importants événements qui modifièrent durablement la carte politique du Maghreb. Le premier fut la vigoureuse offensive que les Zanāta, en particulier les Maghrāwa, menèrent en 389/998-999 contre le centre du Maghreb, où ils s'avancèrent jusqu'à Tripoli. En même temps, les Zanāta, qui vivaient sur le territoire des Zirides, se soulevèrent, entraînant dans leur révolte jusqu'à des membres de la famille régnante. La situation fut sauvée grâce à la valeur militaire et à l'énergie d'un oncle de Bādīs, Hammād ibn Buluḳḳīn, qui pacifia le centre du Maghreb et repoussa les Zanāta au Maroc. Bādīs fut obligé de donner à son oncle de vastes fiefs dans le centre du Maghreb, où Hammād fonda en 398/1007-1008 sa propre capitale, la ville fortifiée de Ḳal'a des Banū Hammād, qui fut un des monuments les plus imposants de l'architecture nord-africaine. Sa position stratégique était même supérieure à celle d'Ashīr, la première capitale des Zirides, parce qu'elle commandait d'importantes routes commerciales et une vaste région. Peu après, en 405/1015, Hammād se proclama indépendant, rompit ses relations avec les Fatimides et prêta allégeance aux Abbasides. La dynastie ṣanhādja se divisa ainsi en deux branches: les Zirides, qui conservaient l'Ifriḳiya proprement dite, et les Hammadides, qui régnaient sur le Maghreb central. Même si Bādīs et, après sa mort, son successeur al-Mu'izz (406/1016-454/1062), finirent par vaincre Hammād, ils furent obligés de reconnaître son indépendance; il s'ensuivit une paix difficile entre les deux branches.

Le changement d'allégeance de Hammād eut pour effet une renaissance du sunnisme. Les habitants de l'Ifriḳiya et du centre du Maghreb étaient en majorité opposés au chiisme ismailien qui était la religion officielle des Fatimides et des Zirides; mais, dans l'ensemble, il s'était agi jusqu'alors d'une opposition passive. Dans la dernière année du règne de Bādīs, les premiers massacres de chiites eurent lieu à Bēdja et à Tunis; plus tard, au cours de grands pogroms, des milliers de chiites furent tués et leurs maisons saccagées à Ḳayrawān et ailleurs en l'Ifriḳiya. Ce mouvement, qui traduisait les sentiments des masses dans les villes aussi bien que dans les campagnes, fit voir clairement à al-Mu'izz, au tout début de son long règne, quels dangers couraient, lorsqu'ils appartenaient à une secte hétérodoxe, les dirigeants d'un pays dont la population était en majorité fidèle à l'orthodoxie sunnite. Cela ne signifie pas que la question religieuse ait joué le rôle le plus important dans la rupture qui survint entre les Zirides et les Fatimides au milieu du V^e/XI^e siècle, mais elle contribua certainement à la décision d'al-Mu'izz lorsqu'il retira son allégeance aux Fatimides du Caire pour revenir à l'orthodoxie. La politique des Hammadides montre bien que la cause principale des changements d'allégeance entre Abbasides et Fatimides n'était pas d'ordre religieux: le fondateur de cette dynastie, Hammād, rendit son allégeance aux Fatimides dans les dernières années de son règne; plus tard, son fils, al-Ḳā'id (419/1028-446/1054), changeant d'allégeance deux fois en cinq ou six ans, reconnut comme suzerains d'abord les Abbasides, puis les Fatimides.

L'unité du Maghreb, que les Fatimides avait recherchée sans jamais la réaliser de façon durable, ne survécut pas à leur départ pour l'Orient. La tendance des Berbères à la division et leur opposition à toute centralisation eurent raison des timides tentatives que firent les Zirides pour continuer la politique

d'unification commencée par leurs suzerains. Dans la première moitié du ^v/_{XI} siècle, la carte politique du Maghreb se présentait de la façon suivante : à l'est, le royaume ziride l'Ifrīkiya constituait l'État le plus avancé et le plus stable ; à l'ouest de l'émirat ziride, les Hammadides avaient fondé un État indépendant qui menait une guerre permanente contre les Zanāta et parfois les Zirides ; après le départ des Fatimides et la chute du califat umayyade en Espagne, divers groupes de Zanāta se saisirent de l'occasion pour fonder un certain nombre de petits États indépendants à Tlemcen, à Sidjilmāsa, à Fès et ailleurs ; ils formaient un groupe linguistique et ethnique sans autre lien politique que leur hostilité envers les Sanhādja, et n'eurent donc jamais d'organisation politique centralisée ; établis sur la côte atlantique, des hérétiques, les Barghawāta, purent préserver leur indépendance contre les attaques des Zirides, puis les Zanāta ; les Ghomāra occupaient une position similaire dans le nord du Maroc ; leur indépendance fut encore renforcée par le déclin des Umayyades ; les nombreux groupes maṣmūda du sud du Maroc (dans l'Anti-Atlas et dans le Sūs) continuaient à former de petites communautés indépendantes que n'unissait aucune organisation supérieure (voir fig. 12.1).

D'une manière générale, la situation des Berbères n'était pas très différente de ce qu'elle avait été avant la conquête arabe ; l'élément arabe de la population n'était représenté que dans les villes et son importance diminuait à mesure que l'on allait de l'est à l'ouest. L'organisation politique variait de la même façon : la structure étatique était la plus développée en l'Ifrīkiya, alors que dans l'ouest du Maghreb les différentes sociétés ne formaient pas encore des États.

La situation religieuse connut de profonds changements après le départ des Fatimides : au milieu du ^v/_{XI} siècle, le Maghreb dans son ensemble se présentait comme une région d'orthodoxie sunnite, sans aucune trace de chiisme et avec seulement quelques petites enclaves de kharidjisme. Le recul du kharidjisme peut être considéré comme une conséquence directe de la prépondérance politique recouvrée par les Berbères. Le kharidjisme avait perdu sa raison d'être en tant qu'idéologie de la résistance berbère aux conquérants arabes et aux dynasties sunnites. C'est aussi l'une des ironies de l'histoire que les Fatimides, qui furent l'une des dynasties chiites les plus glorieuses et les plus puissantes, aient, en infligeant de graves défaites et de lourdes pertes aux kharidjites nord-africains, préparé la victoire définitive du sunnisme malikite dans l'est et dans le centre du Maghreb. Après la défaite d'Abū Yazīd, le kharidjisme cessa de représenter une puissance politique en Afrique du Nord ; il ne subsista plus que dans de petites communautés périphériques et fut réduit à la défensive. Mais la défaite des kharidjites, loin d'aider la cause du chiisme, n'a servi qu'à faciliter la renaissance sunnite.

L'invasion des Banū Hilāl et des Banū Sulaym

Lorsqu'en 439/1047, l'émir ziride al-Muʿizz ibn Bādīs eut enfin retiré son allégeance au calife fatimide al-Mustaṣfir pour la donner au calife abbaside

de Bagdad, abandonnant ainsi sa foi chiite pour embrasser le sunnisme, la vengeance des Fatimides prit une forme particulière. Comme il leur était impossible d'envoyer une armée contre le rebelle, le vizir al-Yazūrī conseilla à son maître de punir les *Ṣanhādja* en livrant l'Ifrīkiya à une horde d'Arabes nomades, les Banū Hilāl et les Banū Sulaym, qui vivaient à cette époque en Haute-Égypte.

Il ne fut apparemment pas trop difficile de persuader les chefs des deux *ḵabila* d'émigrer vers l'ouest, puisqu'ils pouvaient s'attendre à trouver en l'Ifrīkiya de grandes richesses à piller et de meilleurs pâturages que ceux de la Haute-Égypte. Comme ces nomades étaient bien connus pour leur esprit d'indépendance et d'indiscipline, il devait être évident qu'ils ne ramèneraient pas l'Afrique du Nord sous la domination des Fatimides, et qu'ils n'y formeraient pas non plus un État vassal facile à gouverner. Par conséquent, les Fatimides n'ont pas voulu reconquérir leurs provinces perdues, mais seulement se venger des Zirides tout en se débarrassant de nomades indésirables et turbulents.

Les Arabes entreprirent leur migration en 442/1050-1051. Ils commencèrent par dévaster la province de Barḵa. Les Banū Hilāl repartirent ensuite en direction de l'ouest, tandis que les Banū Sulaym demeurèrent à Barḵa où ils passèrent plusieurs dizaines d'années. Quand l'avant-garde des Banū Hilāl atteignit le sud de la Tunisie, al-Mu'izz, qui n'était pas au courant du plan d'al-Yazūrī, ne comprit pas tout de suite quel fléau s'approchait de son royaume. Au contraire, il fit appel aux envahisseurs en croyant qu'ils pourraient être pour lui des alliés et alla jusqu'à marier l'une de ses filles à l'un de leurs chefs. Sur son invitation, la plus grande partie des Banū Hilāl quitta Barḵa et bientôt leurs hordes déferlèrent sur le sud de l'émirat ziride. Quand il vit que le pillage des villes et des villages ne faisait qu'augmenter, al-Mu'izz perdit tout espoir de faire des nomades le principal élément de son armée. Il essaya d'arrêter leurs incursions, mais son armée, qui se composait en grande partie de Noirs, fut mise en déroute malgré sa supériorité numérique dans plusieurs batailles dont celle de Haydarān, dans la région de Gabès, en 443/1051-1052, devint la plus célèbre²⁹. Les campagnes, les principaux villages et même quelques villes tombèrent aux mains des nomades; le désordre et l'insécurité ne cessaient de s'étendre. Même en mariant trois de ses filles à des émirs arabes, al-Mu'izz ne réussit pas à mettre fin à la dévastation de son pays; il ne lui servit non plus à rien de reconnaître à nouveau la suzeraineté du calife fatimide en 446/1054-1055. Pour finir, il dut abandonner Ḳayrawān en 449/1057 et se réfugier à al-Mahdiyya, qui devint la nouvelle capitale d'un État considérablement réduit. Aussitôt après, Ḳayrawān fut mis à sac par les Banū Hilāl, désastre dont cette ville ne s'est jamais remise.

Quand les Arabes envahirent le Maghreb central, les Hammadides de Kal'a, progressivement attirés dans le jeu compliqué des rivalités entre *ḵabila*, essayèrent de tirer profit des difficultés que connaissaient leurs

29. Voir M. Brett, 1975.

cousins zirides. Avec l'aide d'une partie des Banū Hilāl, ils attaquent l'Ifrikiya, causant ainsi de nouvelles dévastations. En 457/1065, une vaste coalition de Berbères et de Banū Hilāl (des Ṣanhādja, des Zanāta et deux groupes de Banū Hilāl, les Athbadj et les 'Adī) subit, sous la direction de l'émir hammadide al-Nāsir, une grave défaite à la bataille de Sabība contre d'autres groupes d'Arabes (les Riyāh, les Zughba et les Banū Sulaym). Cette défaite n'eut pas de conséquences immédiates aussi soudaines que celle des Zirides à Haydarān, mais les Banū Hilāl acquirent peu à peu une telle puissance qu'al-Nāsir dut abandonner sa capitale, la Ḳal'a, pour Bidjāya (Bougie) qui avait été fondée peu auparavant, et céder aux nomades le sud de son territoire. Bidjāya, la nouvelle capitale des Hammadides, devait, comme al-Mahdiyya, tomber un demi-siècle plus tard aux mains des Almohades. Entre-temps, les nomades arabes, qui étaient venus avec leurs familles et leurs troupeaux, occupèrent une grande partie de l'Ifrikiya et du centre du Maghreb, où ils fondèrent de nombreuses principautés indépendantes. Ces principautés étaient continuellement en guerre les unes contre les autres, contre ce qui restait des États ziride et hammadide ou encore contre d'autres petits États qui firent leur apparition sur les ruines des précédents. Ces guerres ne firent qu'augmenter le désordre général et précipiter le déclin économique. Les Banū Hilāl continuèrent d'exercer sur le pays une domination incontestée jusqu'à l'arrivée des Almohades, qui rétablirent l'ordre au milieu du VI^e/XII^e siècle.

Voilà en bref ce que fut la migration des Banū Hilāl telle qu'elle nous est relatée par des documents arabes contemporains ou postérieurs. Ibn Khaldūn fut le premier historien à mettre en évidence le rôle destructeur des Bédouins, qu'il compare à « un nuage de sauterelles affamées »³⁰. Les historiens modernes se sont pour la plupart rangés à cette opinion; certains ont même souligné les aspects négatifs de l'arrivée des Arabes nomades en l'appelant « la catastrophe hilalienne » et en signalant les conséquences fâcheuses qu'elle eut sur l'histoire de l'Afrique du Nord.

On a tenté récemment de réviser l'hypothèse de la catastrophe hilalienne et de réexaminer quelques-unes des questions qui s'y rattachent. D'après ces travaux, les nomades arabes n'auraient pas été si nombreux, leur invasion n'aurait pas causé tant de ravages et avant leur arrivée, la société et l'économie nord-africaines présentaient déjà des signes de déclin³¹. D'autre part, on pense maintenant que les Arabes ont quitté l'Égypte principalement à cause de la situation économique, une sécheresse et une famine catastrophiques survenues sous le règne d'al-Mustansir, et non pas pour des raisons politiques³². La controverse a contribué à l'éclaircissement de plusieurs points et, dans une certaine mesure, elle a corrigé l'opinion partielle selon laquelle les Banū Hilāl furent les seuls responsables du déclin qui suivit leur arrivée en Afrique du Nord.

30. Ibn Khaldūn, 1925-1926, vol. 2, p. 35.

31. Voir la polémique entre C. Poncet (1954) et J. Poncet (1967), d'une part, et H. R. Idris (1968*a*, 1968*b*) et C. Cahen (1968), d'autre part.

32. Voir l'étude récente de R. Daghfūs, 1981.

Il faut néanmoins insister sur le fait que l'arrivée d'un grand nombre — quel que fût exactement ce nombre — d'Arabes nomades a marqué, à plusieurs points de vue, un tournant dans l'histoire de l'Afrique du Nord. Bien que l'arabisation, au moins en l'Ifrikiya, fût déjà assez avancée, les campagnes étaient encore en grande partie habitées par des cultivateurs de langues berbères. Tandis que les Arabes, qui avaient une première fois conquis la région au II^e/VIII^e siècle, avaient été absorbés par la population berbère, les Banū Hilāl et les Banū Sulaym furent à l'origine d'un processus inverse; ce ne fut pas l'effet d'une politique délibérée, mais des rapports qui s'établirent nécessairement entre les populations sédentaires et les nomades. Certains groupes zanata, en particulier les Banū Marīn, durent se retirer à l'ouest pour faire place aux Arabes. Ceux-ci ne pénétrèrent ni dans les régions côtières ni dans les massifs de montagnes qui devinrent le refuge des Berbères sédentaires, mais les plaines de la moitié orientale du Maghreb tombèrent progressivement sous leur influence. La plupart des dialectes arabes parlés aujourd'hui dans les campagnes nord-africaines proviennent de la langue des nomades Banū Hilāl et Banū Sulaym. En revanche, ces nomades n'ont presque pas ou pas du tout contribué à l'islamisation de l'Afrique du Nord puisque leur islam était assez superficiel et que la population des régions qu'ils envahirent était déjà entièrement musulmane depuis plusieurs siècles.

Quant aux dommages causés par leur arrivée, on s'accorde généralement à penser qu'ils furent considérables, quoique le terme de « catastrophe » paraisse exagéré. La présence de milliers de nomades avec leurs troupeaux eut certainement d'importantes conséquences sur la vie économique du pays, et l'extension des pâturages dut se faire au détriment des cultivateurs. L'équilibre qui régnait auparavant en Afrique du Nord entre l'élément nomade et l'élément sédentaire de la population fut ainsi compromis pour plusieurs siècles, avec ce résultat que les cultivateurs abandonnèrent aux Bédouins une grande partie du sol cultivable.

L'anarchie qui suivit naturellement la chute des États zirides puis hammadides ne fut peut-être pas aussi générale que l'écrit Ibn Khaldūn, car les nombreux chefs arabes qui fondèrent leurs propres petits États rétablirent l'ordre jusqu'à un certain point; mais il est certain que la présence d'un aussi grand nombre de groupes arabes indépendants et indisciplinés fut dans l'ensemble une cause d'insécurité.

Bien que l'invasion arabe fût subir de sérieux dommages à Qayrawān et à d'autres villes, il s'avéra que le déclin des relations extérieures fut une conséquence encore plus grave de la conquête, car elles dépendirent désormais de l'humeur changeante de *ḡabīla* errantes. Le déclin des villes fut plus rapide à l'intérieur des terres que sur la côte; tandis que Qayrawān allait perdre en grande partie son importance, la Kal'a des Banū Hammād fut progressivement abandonnée par ses habitants. Les nomades, refluant sur l'Égypte, apportèrent là aussi l'anarchie: les Lawāta, partis de la Cyrénaïque, ravagèrent l'ouest et le nord du pays et déferlèrent sur le Delta.

Les principales victimes du désordre porté à son comble par les nomades furent les Zirides et les Hammadides, dont les émirats furent à la fin réduits

aux bandes côtières entourant al-Mahdiyya et Bidjāya. La pénétration des Arabes nomades à l'intérieur des terres contribua à tourner les Berbères Ṣanhādja vers la mer et accentua même l'opposition entre les régions de l'intérieur et la côte. La piraterie était florissante dans ce qui restait des États zirides et hammadides. Bidjāya, mieux située qu'al-Mahdiyya qui manquait de bois pour la construction des bateaux, devint un port important, se livrant à un commerce actif avec d'autres régions du monde méditerranéen, notamment avec les villes d'Italie. Les Hammadides réussirent au début du VI^e/XIII^e siècle à conquérir l'île de Djerba.

L'économie de l'Afrique du Nord fut sérieusement ébranlée. Même si l'on préfère maintenant parler d'une infiltration des Banū Hilāl plutôt que d'une invasion, les résultats furent les mêmes. L'économie du Maghreb oriental, qui était fondée sur l'occupation du sol par des cultivateurs sédentaires, fit place progressivement à une économie caractérisée par le nomadisme et l'élevage, véritable révolution sur laquelle nous sommes bien documentés grâce à al-Bakrī et al-Idrīsī. Ces profonds changements se produisirent dans l'est du Maghreb au moment où d'autres nomades, les Almoravides, faisaient irruption à l'ouest. L'ensemble de ces événements marque le début d'un nouveau chapitre dans l'histoire du Maghreb.